

Champf. et.

LA POSTE RESTANTE

NOTES ET IMPRESSIONS

PAR C. B.

Poste Restante, Paris

PARIS

REVUE DES POSTES

4, RUE DU PRÉ-AUX-CLERCS, 4

E Dentu

Palme Royal



LA POSTE RESTANTE



Notes et Impressions

Que de cœurs se sont émus en lisant cette inscription : « *Poste Restante et Réclamations*, » qui brille, en lettres d'or, à l'angle des rues Pagevin et Coq-Héron.

Après avoir gravi six marches en pierre, on pénètre dans une salle d'attente formant presque un carré parfait de 4 à 5 mètres de côté, ayant pour unique ornement un canapé en cuir rouge, à double banquette, plus vieilli par l'usage que par les années.

Cette salle est couverte de vitres, les guichets qui s'ouvrent pour mettre le public en communication avec les employés, sont également vitrés, de sorte qu'on se croirait plutôt dans une serre que dans un bureau.

L'architecte qui a dressé les plans de cette construction, dépourvue de commodité et d'élégance, s'est-

il seulement douté que le terrain sur lequel il était chargé d'édifier avait été, pendant de longues années, un admirable jardin où sont passés tour à tour les familles et les amis des Comtes de Flandre, des Ducs d'Épernon, de l'Intendant d'Hervart, du Marquis d'Arménonville, anciens propriétaires de l'hôtel (1)?

Là, les confrères de la Passion dressèrent leurs tréteaux pour jouer les *Mystères* (2).

La Fontaine, l'ami, puis l'hôte de la belle et charmante Madame d'Hervart, y composa des *Contes* et des *Fables* (3).

Les lieux étaient sans doute prédestinés, car *fables*, *contes* et *mystères* ont continué d'y éclore.

Dans cette salle publique se succèdent, sans interruption, du matin au soir, des milliers de personnes avides de nouvelles. Il en est de tout âge, de toutes les conditions, de tous les pays.

La charité la plus discrète y prend place à côté de la mendicité la plus hardie ; la vertu y coudoie le vice et

(1) Dans un bureau voisin de la Poste restante, celui des Rebutis, on retrouve encore quelques restes des grandeurs disparues... hautes et vastes salles aux lambris dorés, suivies d'un petit cabinet carré aux panneaux en chêne sculpté et d'une salle de bain au plafond en dôme où l'on remarque des amours joufflus et roses.

(2) Avant d'aller se fixer à l'hôtel de Bourgogne.

(3) A la mort de Madame de la Sablière, dont La Fontaine avait été l'hôte durant 20 ans, M. d'Hervart alla offrir au poète de venir habiter chez lui : « J'y allais, » répondit-il, avec une touchante bonhomie. Il mourut dans cet hôtel en 1695 ; la rue J.-J.-Rousseau s'appelait alors rue Plâtrière.

parfois le crime. Les cœurs les plus tendres, les âmes les plus perfides y adressent leurs secrètes confidences.

Parmi les habitués de la rue Pagevin, on a remarqué une jeune fille et un jeune homme diversement célèbres qui, vers la fin de l'empire, ont captivé un moment l'attention publique. La presse a longuement exalté la beauté et la sagesse de l'une; elle a enregistré avec épouvante les horribles forfaits de l'autre.

Avant de continuer à vous entretenir d'un sujet qui commande une certaine réserve, et pour ne pas être accusé d'indiscrétion, permettez-moi, cher lecteur, de vous dire comment j'ai été initié à une faible partie de ce qui se passe dans ce petit coin de Paris, où les romanciers de longue haleine ne manquent pas de conduire leurs jeunes héroïnes, où les philosophes pourraient trouver de longs sujets de méditation.

En l'année qui précéda nos désastres, j'avais le bonheur d'aimer et de me croire aimé. La distance me séparait de celle qui absorbait mes pensées; les lettres pouvaient seules entretenir cette chère et pure flamme. Ne voulant pas que les pages écrites par une blanche main fussent profanées par les doigts noircis de mon curieux concierge, je recommandai à la dame de mes pensées d'adresser sa correspondance à la Poste Restante. Durant quinze mois, j'allai, chaque semaine, à la rue Pagevin recevoir une lettre qui m'en annonçait une autre plus tendre, plus expansive, plus longue.

Un sombre et triste matin, la missive contenait seulement une feuille blanche et un aillet sans odeur.

Surpris d'abord, intrigué ensuite, je me perçais dans mille conjectures, lorsqu'il me vint à l'esprit de consulter un petit livre délaissé dans ma bibliothèque : *Ce que disent les fleurs?* Hélas! la réponse était accablante!!! « Jeune homme, ne revenez plus, je vous dédaigne. »

Qu'avais-je fait pour être traité de la sorte? Je l'ignore toujours.

Aux lettres du revoir succédait la lettre des adieux, comme dans la *Valse* charmante de Nadaud.

Quoi qu'il en soit, j'ai conservé du bureau de la Poste Restante un souvenir ineffaçable. — Bien souvent, en attendant la lettre promise qui tardait à venir, je me suis assis sur le vieux canapé rouge : j'ai observé, j'ai vu, j'ai retenu.

Ce que je vous conte, cher lecteur, vous pourriez l'apprendre en stationnant quelques moments dans cette salle publique, où de pauvres gens séjournent, en hiver, quelquefois des heures entières, pour réchauffer leurs membres engourdis au calorique fourni gratuitement par l'administration des Postes. Vous seriez bien étonné de rencontrer là des reines d'opéra, des orateurs célèbres, de fieres marquises du *noble faubourg*, des dandys du boulevard des Italiens, des puritains illustres en rupture..... de contrat.....

Je m'arrête, car j'ai promis d'être discret.

On peut diviser en quatre catégories les visiteurs de a rue Pagevin :

- 1° Les Voyageurs ;
- 2° Les Partis sans laisser d'adresse ;
- 3° Les Amoureux ;
- 4° Les Mystérieux.



I. — Les Voyageurs.

C'est surtout pour les personnes absentes de leur résidence, voyageant pour leur agrément ou leurs affaires, qu'a été institué le service de la Poste Restante. Les voyageurs de commerce, dont l'importance et le verbiage remplissent les hôtels, les cafés et les gares des petites villes, visitent, presque tous, les bureaux de Poste.

A Paris, ils sont à peine remarqués; les voyageurs qui se rendent à l'hôtel de l'Administration des Postes sont pour la plupart de nationalité étrangère.

Les Anglais y arrivent en famille, par tribu, ainsi qu'on les rencontre sur nos promenades et dans nos musées. De même que les Américains, ils ignorent généralement notre langue.

Les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Turcs, les Russes et les Slaves, au contraire, parlent généralement le français; les dames russes s'expriment dans notre langue avec grâce et élégance.

I. — Les Voyageurs.

C'est surtout pour les personnes absentes de leur résidence, voyageant pour leur agrément ou leurs affaires, qu'a été institué le service de la Poste Restante. Les voyageurs de commerce, dont l'importance et le verbiage remplissent les hôtels, les cafés et les gares des petites villes, visitent, presque tous, les bureaux de Poste.

A Paris, ils sont à peine remarqués; les voyageurs qui se rendent à l'hôtel de l'Administration des Postes sont pour la plupart de nationalité étrangère.

Les Anglais y arrivent en famille, par tribu, ainsi qu'on les rencontre sur nos promenades et dans nos musées. De même que les Américains, ils ignorent généralement notre langue.

Les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Turcs, les Russes et les Slaves, au contraire, parlent généralement le français; les dames russes s'expriment dans notre langue avec grâce et élégance.

Les Portugais et les Espagnols, dotés d'une kyrielle de noms, font le désespoir des employés : avant de trouver leurs correspondances, il faut consulter tous les classements spéciaux.

Les Italiens aiment à s'exprimer dans leur langue, si douce et si harmonieuse. Il leur semble qu'elle seule est digne d'être employée dans les entretiens se rapportant à leurs correspondances, où se trouvent souvent retracés leurs sentiments d'amour et leurs démonstrations d'amitié.

En Italie, le service de la Poste Restante est plus important qu'en France ; les correspondances sont distribuées, en grande partie, aux bureaux dont les guichets s'ouvrent, généralement, sur des galeries publiques où l'on se promène et où l'on pratique aussi le doux et cher *far niente*.

L'expression Poste Restante se traduit par :

To be called for, en anglais ;

Postlager, en allemand ;

Ferma in posta, en italien ;

Lista de correos, en espagnol.

En Espagne, de même que dans plusieurs États de l'Amérique, on affiche dans les salles d'attente, la liste des correspondances en instance et qui peuvent être réclamées aux guichets du bureau. Cette manière d'opérer ne conviendrait guère à ceux qui désirent cacher leur retraite, et que j'appelle : « *Les Partis sans laisser d'adresse.* »

II. — Les Partis sans laisser d'adresse.

Il faut classer dans cette catégorie les personnes, ayant besoin de correspondre avec d'autres, qui ont intérêt à laisser ignorer leur domicile, le lieu où elles travaillent. Les unes cherchent à se soustraire à des importuns, d'autres veulent cacher leur honte ou leurs fautes; il en est aussi qui font en sorte d'échapper aux poursuites de créanciers, voire même à celles de la Justice.

Une dame sortait un jour du bureau de la Poste Restante; deux individus à mine caractéristique la suivent jusqu'à une certaine distance dans la rue et l'accostent en lui disant : « Madame, au nom de la » loi, nous vous arrêtons; voici le mandat du juge » d'instruction; ancienne cantinière d'un bataillon » ayant servi la Commune, vous êtes accusée de vol. » La pauvre femme, un instant interdite, proteste de son innocence et présente aux agents les papiers de famille qu'elle avait dû produire pour la remise d'une

lettre chargée qui n'avait pu lui être livrée à son domicile dont elle avait été momentanément absente.

Les agents s'aperçoivent alors de leur méprise et disparaissent immédiatement. Ils cherchaient une femme *partie sans laisser d'adresse* ; ils s'étaient trompés de piste.

Un autre jour, une paysanne d'un âge avancé demande à un employé à voir son fils.

— Mais, madame, lui répond-on, quel est le nom de votre fils, fait-il partie de l'administration des Postes ?

— Je ne sais ce qu'il fait, s'il travaille, j'ignore son domicile ; je lui ai adressé plusieurs fois de l'argent ici même ; il l'a reçu, il m'en demande pour aujourd'hui, et je suis venue.

Après explications, la brave femme comprend que son fils se présentera dans la journée ; elle se résigne à l'attendre ; pour ne pas être remarquée par lui avant de l'avoir reconnu, elle se place derrière la porte.

Le fils avait sans doute des motifs particuliers pour ne pas faire connaître son domicile à sa mère.

Parfois, aussi, c'est un enfant prodigue qui négocie sa rentrée sous le toit paternel ; il veut cacher son adresse, c'est-à-dire sa misère. Au lieu d'une lettre, c'est un frère dévoué, une sœur aimée qui l'attend sur le vieux canapé rouge. On s'embrasse, on se réconcilie. Il y aura ce soir festin au foyer de famille, la brebis égarée est rentrée au bercail. Les fautes sont pardonnées, oubliées.

III. — Les Amoureux.

Toute intrigue d'amour est généralement nouée, entretenue, attisée par une correspondance secrète. Les hommes peuvent se faire adresser leurs lettres à leur Administration, à leur magasin ou à leur cercle. Les femmes n'ont qu'une ressource certaine : la Poste Restante.

La plus belle moitié du genre humain a donc ici, incontestablement, la supériorité du nombre.

Bien que l'on dise souvent : l'amour est aveugle ou couvert d'un bandeau, j'ai remarqué beaucoup de fort jolis visages, des expressions ravissantes, des fronts pleins de grâce, de bien doux yeux bleus, des yeux noirs, vifs et profonds, de bien belles dents blanches chez les visiteuses de la rue Pagevin.

La plupart y arrivent émues, tremblantes, craignant la rencontre de quelque Argus ; elles ont souvent pris le chemin le plus long, dépassé le but de leur pèlerinage pour revenir ensuite sur leurs pas ; elles ont

lancé à droite, à gauche, en avant, en arrière, des regards d'inquisition afin d'être bien certaines qu'elles n'ont été ni suivies, ni remarquées.

Elles réclament leur correspondance avec la même inquiétude. Les unes s'empresstent de la cacher dans leur corsage; les autres la lisent immédiatement. Celles-ci sont les plus aguerries, celles-là les plus novices.

N'entrez pas au bureau de la Poste Restante si vous n'y êtes obligé, et si vous tenez à conserver une excellente opinion ou des illusions sur toutes les personnes de votre connaissance.

J'avais rencontré dans un jardin public, entourée de sa famille, une jeune fille de 15 à 16 ans, tellement belle et tellement ravissante, dans sa simplicité, qu'elle semblait avoir emprunté les traits d'une de ces vierges immortalisées par Raphaël.

Vers la même époque, j'avais eu l'avantage de voyager et de tenir conversation avec un jeune couple que je trouvais très-heureusement assorti et dont j'enviais le bonheur.

La jeune femme, pleine de grâce et d'amabilité, paraissait un modèle parfait de l'amour, de l'attachement conjugal, de même que la jeune fille aurait pu symboliser la candeur naïve et l'ingénuité.

Quelles ne furent pas ma surprise et ma désillusion, lorsque, à quelques jours d'intervalle, je vis arriver, successivement, au bureau de la Poste Restante mes deux apparitions.

Elles sont tombées, l'une et l'autre, du piédestal

que mon esprit s'était plu à élever à chacune d'elles.

Avais-je eu tort? Avais-je raison? *That is the question.* Mais je n'ai pu m'empêcher de murmurer cette sentence du fabuliste dont l'ombre reconnaissante doit revenir parfois dans ces lieux qui furent pour lui si hospitaliers (1) :

Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence.

Dans une intéressante étude sur *l'Administration et l'hôtel des Postes*, publiée dans *la Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} janvier 1867. M. Maxime Du Camp raconte le fait suivant :

« Une fois, il n'y a pas longtemps, les employés
» voient arriver dans la salle d'attente un homme vi-
» siblement agité et qui traînait plutôt qu'il ne con-
» duisait une jeune femme pâle et se soutenant à
» peine. Le monsieur fit la grosse voix et dit : Avez-
» vous des lettres pour madame L... L'employé prit le

(1) Titon du Tillet, pour donner un exemple des soins et des attentions dont La Fontaine était entouré à l'hôtel d'Hervart rapporte cette anecdote :

Tout occupé de ses vers sur la fin de sa vie, La Fontaine était devenu de plus en plus distrait, négligent et parfois mal-propre pour sa personne. Un jour un de ses amis le rencontre et lui fait compliment sur l'élégance de sa tenue. Le Bonhomme fut fort surpris : il s'aperçut seulement que M^{me} d'Hervart avait fait remplacer ses vieux habits par des vêtements neufs qu'il portait depuis trois jours.

» paquet correspondant à l'initiale du nom, le feuil-
» leta avec soin, le referma de ce geste sec, sûr et ra-
» pide que donne l'habitude et répondit : il n'y en a
» pas. Le couple dramatique sortit. Une heure après,
» la femme revint, seule cette fois et toute tremblante
» encore. Au premier coup d'œil l'employé la recon-
» nut et prit de nouveau la liasse étiquetée L..., en
» tira prestement une lettre et la remit à la mal-
» heureuse femme qui se confondait en remercie-
» ments. — Elle était à votre adresse, et sous aucun
» prétexte, lui dit l'employé, je ne pouvais la livrer à
» un autre que vous. Je soupçonne cette femme d'a-
» voir gardé une haute opinion des agents de la Poste
» Restante. »

Une dame — de celles qui entrent au bureau, sans trouble et sans hésitation — a brûlé devant moi, au feu du poêle, toutes cachetées, une vingtaine de lettres de la même dimension et provenant évidemment de la même personne. — Quel superbe dédain pour le temps et les sentiments dépensés en pure perte par l'auteur de ces nombreuses missives !

J'ai commis parfois l'indiscrétion — j'en rougis — de recueillir des lettres et des lambeaux de lettres négligemment jetés ou perdus dans la salle de la Poste Restante.

Je possède ainsi une variété très intéressante de ce style d'amour, presque toujours lyrique, qui emprunte quelquefois le rythme et la rime.

Je possède ce madrigal et la rose fanée qui l'accompagnait :

De notre commune patrie,
Il m'eût été doux, ô Marie,
De vous présenter une fleur
Qui devint chère à votre cœur.
La rose, qui toute chétive,
Bien timidement vous arrive,
A perdu, quand je la cueillis,
Le doux parfum de son pays.
Pourtant que sa feuille fanée,
Par vous, ne soit pas dédaignée :
L'ambition de tous ses vœux,
C'est de mourir dans vos cheveux,

Voici la péroraison d'un autre madrigal, qui devait aussi accompagner une fleur :

. regardez-la souvent ;
Quand un sombre matin, sa pauvre feuille morte,
Ne sera qu'un débris que le zéphir emporte,
Puisse mon souvenir ne pas suivre le vent.

(Si vous possédez le commencement, chère lectrice, veuillez bien m'en envoyer copie.)

J'ai recueilli également le quatrain suivant :

Si j'avais le pinceau d'un peintre de mérite,
Sur l'émail pur, avec amour, je fixerais :
Vos doux yeux bleus, vos longs cils noirs, votre teint frais,
Vos cheveux bruns ornés d'une humble marguerite.

Ce quatrain se trouve écrit sur du papier léger d'une blancheur de neige ; point de dédicace ; point de signature. Mais on remarque, je dirais presque, on admire, en tête, deux lettres admirablement tracées, E. B., les initiales, assurément, du nom et du prénom de la personne à laquelle le poète s'adresse. Elles sont peintes en bleu myosotis et enlacées de feuilles de lierre.

Ces lettres n'ont-elles pas leur éloquence ?

Je suis heureux de posséder ce témoignage d'admiration et d'amour, mais je serais plus satisfait encore de le remettre à celle à qui il était destiné. Elle l'a perdu, hélas ! avant de l'avoir lu, peut-être même avant de l'avoir vu.

Pauvre amoureux ! Pauvre amoureuse !

IV. — Les Mystérieux.

Un nombre assez considérable de lettres adressées Poste Restante portent simplement des initiales.

Par qui et à qui sont-elles adressées?... De quoi traitent-elles?... Mystère !!!

La quatrième page de certains journaux nous révèle en partie la nature des questions qui peuvent y être agitées : des intrigues, des réclames, des demandes d'emplois, des négociations de mariage, du commerce clandestin et trop souvent aussi du chantage.

Il arrive parfois à la rue Pagevin, dans des voitures aux stores baissés, des dames dont le visage est recouvert d'un voile noir épais. On n'aperçoit aucun de leurs traits ; elles demandent une lettre portant des initiales.

En voyant s'éloigner ces *mystérieuses*, on s'interroge et l'on se dit : Est-ce une

Vierge qu'avec amour eût peinte Raphaël ;

Est-ce quelque Philaminte du dix-neuvième siècle, ou bien une noble donataire distribuant en aumônes discrètes son immense fortune et voulant se soustraire à la reconnaissance des malheureux qu'elle soulage.

Je classe parmi les *mystérieuses*, une jeune femme que j'ai souvent remarquée le matin. Elle ne cachait pas son nom, elle le prononçait même très-distinctement et assez haut pour être entendue par les personnes présentes.

Elle s'en retournait triste et pensive lorsque la lettre attendue n'était pas arrivée; quand elle recevait cette lettre, elle l'ouvrait avec impatience, en parcourait bien vite chacune des pages pour les relire ensuite avec une religieuse attention.

Alors, ses yeux s'illuminaient, son visage prenait une expression de contentement et de ravissement que je ne me lassais pas d'admirer.

Tout entière à sa lecture, elle ne s'apercevait pas des remarques dont elle était l'objet.

Son attitude rappelait un tableau de M. Cot, exposé au Salon de 1869 « *la Méditation* ». La toile représente une jeune fille de douze à quatorze ans sous le charme d'un sentiment d'extase naïve provoqué par la lecture d'un livre qui la surprend et la ravit. J'avais devant les yeux cette jeune fille devenue femme. Elle avait conservé sa grâce; ses traits avaient gagné en suavité ce qu'ils avaient perdu en candeur.

De qui recevait-elle ces lettres? Je l'ignore. Mais, je suis convaincu que ses réponses étaient empreintes de cette douceur, de cette tendresse, de cette bonté qui

se reflétaient sur son visage. A coup sûr, elle n'obéissait pas à un sentiment vulgaire ou inavouable. Ce devait être une confidente ou une médiatrice. Elle devait être digne du respect et de la sympathie qu'elle inspirait.



Les Réclamants.

On distribue à quatre guichets, les lettres adressées Poste Restante; il en existe un cinquième où se trouve un employé chargé de garder note des réclamations de correspondances non parvenues, qui sont formulées verbalement.

La plupart des réclamants arrivent avec l'assurance qu'on va leur remettre la lettre égarée. Erreur! On leur promet seulement d'en faire opérer la recherche. Ils sont naturellement désappointés, aussi, pourrait-on appeler ces *clients d'occasion* du bureau de la Poste Restante : les *Mécontents*.

Parmi ces réclamants, ces désappointés, ces mécontents dont le nombre se chiffre chaque jour par centaines, je me souviens d'un vieillard dont la conversation et le portrait sont demeurés gravés dans ma mémoire.

Bien qu'il eût près de 80 ans, qu'il fût atteint de surdité, soutenu par des béquilles et couvert d'habits

râpés, son attitude ne manquait pas d'une certaine dignité. Il voulait paraître un homme de l'ancien régime, et rappeler que ses pères avaient figuré à la Cour de Versailles vêtus d'habits brodés d'or et d'argent et chaussés de souliers à talons rouges.

— Je suis le baron du B..., disait-il à l'employé, bien que je sois pauvre, vous connaissez mon nom, assurément, (il portait, en effet, un nom devenu très-célèbre sous Louis XV, alors que celui de Pompadour avait perdu de son prestige) : Il y a dix-sept jours, un de vos facteurs est venu me présenter une lettre taxée 25 centimes; ne pouvant en acquitter le port immédiatement, je lui ai recommandé de me la rapporter aujourd'hui. Il n'est pas venu, ce qui me met dans l'embarras; je vous prie de réprimander très-sévèrement votre subordonné et de me remettre cette correspondance qui contient des valeurs.

Le pauvre baron eut bien de la peine à comprendre que, malgré son titre de noblesse et la célébrité de son nom, sa lettre — classée parmi les rebuts en compagnie d'une foule d'autres portant les noms de simples roturiers — ne pouvait lui être remise sur le champ, qu'elle lui serait présentée le soir ou le lendemain à son domicile.

On le vit alors préoccupé, inquiet. Il tira de sa poche une petite boîte dont il vida le contenu; il compta deux fois sa fortune : 25 centimes !

— Monsieur, dit-il à l'employé, je ne peux m'en retourner à pied et il me manque un sou pour payer ma place dans l'omnibus.

L'employé lui remit 5 centimes.

— Oh ! Monsieur, le baron du B... n'accepte pas d'aumône ; rappelez-vous que ma lettre contient des valeurs ; je vais partir demain pour un château dans l'Orléanais, mais je viendrai à mon retour acquitter ma dette ; veuillez bien me remettre votre carte.

L'employé le pria de ne pas dépenser 60 centimes de course d'omnibus pour venir lui en rapporter 5.

Peu de temps après les journaux annonçaient la mort du pauvre baron du B..., je serais curieux d'apprendre s'il chargea son exécuteur testamentaire de rembourser la somme prêtée.

Un autre jour, une jolie princesse de sang royal se mit à *sacrer* comme trois dragons pour tarir sa mauvaise humeur de réclamante non satisfaite.

A ce bureau, on vient bien souvent aussi, narrer les tribulations imposées par les concierges, ces petits tyrans de la capitale qui remettent, quand bon leur semble, les correspondances de leurs locataires, lorsqu'ils ont, toutefois, la bonté de ne pas les livrer aux flammes.

De pauvres gens cherchant partout la fortune, arrivent aussi demander si parmi les lettres *rebutées*, il ne s'en trouverait pas une annonçant le décès de l'oncle d'Amérique qui doit les faire riches.

Un grand nombre des lettres réclamées n'ont jamais été écrites, il faut bien l'avouer.

Ces *Mécontents* devraient, avant tout, se plaindre de leurs correspondants qui les oublient ou de leurs oncles d'Amérique ayant le mauvais goût de trop tenir à l'existence.



Un mot pour terminer.

En quittant la Poste Restante, j'exprime le désir que l'État s'impose quelques dépenses pour la restauration et l'embellissement de cette salle d'attente où je vous ai retenu, cher lecteur, peut-être un peu trop longtemps.

Le vieux canapé rouge aurait grand besoin d'être relevé de ses fonctions. L'architecte de la Poste, sans épuiser les ressources de son imagination et de son savoir, pourrait introduire quelques heureux changements dans la disposition de cette vilaine serre construite par un de ses prédécesseurs.

On grave actuellement sur les timbres-poste une allégorie étrangère à la politique. M. Coinchon a présenté au concours ouvert pour le choix de cette allégorie, un Mercure monté sur un Pégase. A mon humble avis, ce groupe remarquable tiendrait avantageusement la place — aujourd'hui vide — qu'occupait jadis le buste du souverain dans la salle de la Poste Restante.

Je proposerais d'installer en face, la statue d'une Muse sous les traits d'une jeune fille couronnée de myrte et de roses, tenant d'une main le *style*, de l'autre glissant discrètement dans les plis de sa tunique un billet qu'elle vient de recevoir et auquel elle va répondre; posant ses pieds délicats sur un tapis de lierre et de myosotis.

D'après la religion des anciens, n'était-ce pas l'une des *neuf* sœurs qui leur inspirait l'art d'interpréter avec noblesse les sentiments d'amour, d'attachement, de joie, de regrets dont nos correspondances intimes sont l'expression? Et Mercure, dieu du Commerce, n'était-il pas le messager le plus sûr et le plus vigilant?

Ces deux allégories rappelleraient que la Poste transmet discrètement, et avec la rapidité du cheval ailé, les multiples et divers messages du Commerce, ainsi que les douces confidences de la Famille et de l'Amitié.

C. B.

Poste Restante. Paris.